

LE WEEKEND DES PARENTS (6F, 3H) (5F/4H) (90mn)

De Pascal Guillemaud

- Laurent Berton** : Entrepreneur en bâtiment (162)
- Bernard Dubois** : L'ami d'enfance de Laurent (159)
- Isabelle Berton** : La femme de Laurent (141)
- Béatrice Dubois** : La femme de Bernard (108)
- Carmen** : La bonne des Berton (108)
- L'inspecteur Tilles** : L'inspecteur (ou inspectrice) de police (56)
- Jean-Philippe** : L'ami d'enfance d'Isabelle (56)
- Léa** : La fille d'Isabelle et Laurent (34)
- Manon** : La fille de Béatrice et Bernard (17)
- Yolande** : La voisine du dessus (49)

Léa et Manon seront jouées par la même comédienne.

L'histoire

Isabelle et Laurent Berton vivent une petite vie tranquille. Lui, entrepreneur en bâtiment, elle, toiletteuse pour chien. Ils habitent un appartement spacieux en centre-ville et leur fille Léa (entre 20 et 30 ans) s'est lancée dans des études de droit. Léa décide pour les 25 ans de mariage de ses parents, d'inviter pour un weekend, les amis de jeunesse de ceux-ci. Et ce weekend qui s'annonçait festif va vite tourner en un weekend révélation.

ACTE 1

Le décor : La pièce principale d'un grand appartement en centre-ville. Un canapé, côté cour, une grande table avec des chaises au centre de la pièce. Une porte d'entrée, côté jardin, une porte donnant sur la partie cuisine, côté cour, et au centre, une ouverture donnant accès au reste de l'appartement. De chaque côté de cette ouverture un tableau penché, côté cour la «Joconde» et «L'auto portrait de Van Gogh» côté jardin.

(Laurent, un niveau dans une main et un marteau dans l'autre termine l'installation de la «Joconde» et bien que le tableau penche, il a l'air très satisfait de lui. Sur la table, le petit déjeuner est tout prêt. Il y a une grande cafetière italienne et une carafe d'eau)

Laurent : Hé, hé, tous des incapables ces ouvriers. Ce n'est pas compliqué d'installer un tableau, bon sang !

(Laurent va ranger ses outils dans une sacoche posée sur une chaise. Isabelle entre et s'avance vers la table. Elle fait une petite bise à Laurent en passant à côté de lui)

Isabelle : Déjà en train de bricoler de bon matin mon chéri ?

Laurent : Je viens d'installer la copie certifiée que j'ai achetée la semaine passée. Quand le peintre qui a fait cette reproduction va devenir célèbre, on sera riche !

Isabelle : Mais on est déjà riche.

Laurent : Je veux dire très riche. Ça fait une grosse différence.

(Isabelle regarde le tableau et penche la tête)

Isabelle : Hum, je vois que tu bricoles toujours aussi bien. C'est un comble pour un chef d'entreprise du bâtiment.

Laurent : Quoi, qu'est-ce qu'il y a ?

Isabelle : Il n'est pas un peu penché, là ?

Laurent : Mais pas du tout. Tout dépend par rapport à quoi tu le compares.

(Isabelle regarde le tableau de l'autre côté de l'ouverture)

Isabelle : Evidemment. Si on le compare au tableau que tu as installé la semaine passée, il est droit.

Laurent : Mais c'est l'encadrement de cette porte qui est posé de travers !

Isabelle : Je te rappelle que c'est les employés de ton entreprise de bâtiment qui ont refait à neuf notre appartement il y a quelques années.

Laurent : C'est tous des incapables, voilà.

Isabelle : Enfin, moi je dis que ça la fout mal que le patron d'une entreprise de bâtiment ne soit pas foutu de faire quelque chose de ses dix doigts.

Laurent : Moi, je gère et crois-moi, ce n'est vraiment pas de tout repos. Entre les malades, les accidents du travail et les bons à rien, je deviens fou. Et puis d'abord, tu crois que le ministre de l'éducation nationale sait conjuguer le verbe avoir à tous les temps. Eh bien moi je dis que non, il gère, enfin il essaye.

Isabelle : Hou la, la, monsieur se compare à un ministre !

(Laurent se place derrière Isabelle et la prends par la taille)

Laurent : Ma petite Isabelle a décidée d'être taquine ce matin.

Isabelle : Pas du tout. C'est toi qui nous as préparé ce magnifique petit déjeuner ?

Laurent : A ton avis ? On doit avoir la seule bonne du pays qui se lève après ses patrons.

Isabelle : Tu exagères.

(Le téléphone de Laurent sonne et pendant qu'il répond Isabelle s'installe à table)

Laurent : Ah, ça doit être Miguel. Oui Miguel, alors tu as trouvé quelqu'un pour le chantier qui va commencer dans 10 jours. Mais ce n'est pas possible ça, personne veut travailler dans ce pays. *(Un blanc)* Comment ça, pas déclaré ? Mais on s'en fout de ça, s'il faut les payer au black, y a pas de problème. Bon tiens-moi au courant.

(Laurent s'assoit à table et Isabelle secoue la tête)

Laurent : Quoi, qu'est-ce qu'il y a encore ?

Isabelle : Tu te rends compte Laurent, que tu es prêt à faire travailler des gens non déclarés pour satisfaire les délais demandés par un client, comme s'il ne pouvait pas attendre quinze jours de plus.

Laurent : Oh doucement là. On ne parle pas boulot à la maison. Et puis moi, je ne me mêle pas des stagiaires que tu emploies gratuitement dans ton salon de toilettage pour toutous.

Isabelle : N'importe quoi, je leur donne toujours une prime.

Laurent : Quoi, mais tu es malade ou quoi ? Tu vas finir par discrédité le patronat toi. Des primes aux stagiaires, il ne manquait plus que ça !

Isabelle : Stop, on a dit qu'on ne parlait pas boulot à la maison. Tu veux un peu de café ?

Laurent : Non, là c'est bon. Le café c'est comme les femmes, au début ça excite mais après ça énerve.

(Isabelle prend la cafetière Italienne et la contemple)

Isabelle : Monsieur fait de l'esprit, mais moi aussi je sais faire. Le café s'est comme les hommes : les meilleurs sont riches, chauds, et peuvent vous tenir

éveillés toute la nuit. Et moi, depuis pas mal de temps, je fais de très grosses nuits si tu vois ce que je veux dire.

Laurent : De mieux en mieux, madame se prend pour une intellectuelle.

(Isabelle se lève d'un bon et va se mettre debout devant le canapé)

Isabelle : Tes propos sont insupportables, excuse-toi tout de suite.

Laurent : Allez, boudes pas. Reviens t'asseoir ma Zaza d'amour.

(Isabelle ne bouge pas)

Laurent : Allez, wouaf, wouaf, tu sais bien que je suis ton toutou d'amour.

(Isabelle secoue la tête)

Isabelle : N'importe quoi !

(Laurent se déplace vers le canapé et se met à 4 pattes sur le canapé. Il va faire comme un petit chien en mettant des petits coups de tête sur les jambes et les fesses d'Isabelle)

Laurent : Mais tu ne dis pas toujours ça. Wouaf, wouaf, grrrr, wouaf. Qui c'est qui va faire une caresse à son toutou préféré, wouaf, wouaf. Je suis le toutou à Zaza moi, wouaf.

(Voyant qu'Isabelle reste de marbre, Laurent va se mettre à secouer le derrière et va japper beaucoup plus fort en tirant la langue. Carmen entre alors par le fond de la scène et les regarde. Elle est en robe de chambre les cheveux tout ébouriffés. Pendant qu'Isabelle et Laurent continuent leur scène sans voir la bonne, Carmen remplit un bol d'eau et va le poser à côté du canapé. Quand Laurent voit Carmen il fait un saut sur le canapé pour s'asseoir)

Carmen : Voilà, c'est pour le toutou, il doit avoir soif à force de tirer une langue pareille.

Laurent : Mais enfin Carmen, vous ne pouvez pas prévenir quand vous arrivez.

Carmen : Désolée, je ne parle pas le caniche.

Laurent : J'espère au moins que vous ne direz pas un mot sur ce que vous venez de voir. *(Laurent s'adresse en aparté à Isabelle)* Ça, j'en étais sûr. Ce n'est pas une bonne idée de faire coucher Carmen à la maison.

Isabelle : Mais on en a déjà parlé cent fois. Carmen doit faire 1 heure de route le matin et 1 heure le soir pour rentrer, c'est quand même mieux pour elle si elle couche chez nous du lundi au jeudi. En quoi ça te dérange, on a quand même six chambres dans notre appartement de ministre.

Laurent : C'est ça, fait de l'humour. Enfin toujours est-il que là, la situation était gênante.

(Carmen s'est assise à table pour déjeuner)

Carmen : Surtout si vous souhaitez discuter entre vous, ne vous gênez pas, ce n'est pas comme si j'étais là. Il n'y a pas de croissant ce matin ?

Laurent : Mais bien sûr, vous ne voulez pas que je vous fasse cuire des œufs aussi ?

Carmen : Noon, merci, ça va aller. Enfin là, vous me mettez dans une situation embarrassante.

Laurent : Je viens de vous dire que vous n'avez rien vu de ce qui s'est passé, ce n'est pas compliqué à comprendre ça ?

Carmen : Ah non, je ne parle pas du numéro de caniche de monsieur, mais du voisin du dessous.

Isabelle : Quel rapport avec le vieux grincheux du dessous ?

Carmen : Il y a une quinzaine de jour, je l'ai engueulé dans l'escalier comme du poisson pourri parce que son chien avait aboyé une partie de la nuit. Il va falloir que je m'excuse maintenant.

Isabelle : Ça, je te l'avais dit de japper moins fort.

Laurent : Bon, on pourrait parler d'autre chose, là !

Isabelle : En même temps, une fois tous les quinze jours ce n'est pas la fin du monde.

Laurent : C'est ça, étale notre vie amoureuse devant Carmen, pendant que tu y es.

Carmen : Une fois tous les quinze jours ! Eh bien dis donc, je comprends que monsieur soit aux abois.

Laurent : Ah non, pas vous Carmen. L'humour féminin pour aujourd'hui, j'ai ma dose.

Carmen : Moi ce que j'en dis. (*Carmen prend la cafetière Italienne la contemple*) Ah un bon café, c'est comme ...

(Laurent coupe la parole à Carmen)

Laurent : C'est bon, c'est bon, je sais. Ça vous fait penser à un beau mec, tout chaud qui va vous faire l'amour toute la nuit.

Carmen : Euh, moi je voulais juste dire que c'était comme le bon café que me faisait ma grand-mère. Je vois que monsieur est vraiment sur les dents.

Laurent : Mais je ne suis pas sur les dents. Parce que vous, vous allez me dire que votre mari est une bête de sexe.

Carmen : Non, pas à ce point-là. Mais je ne me plains pas de mon José. On fait l'amour 4 à 5 fois par semaine, c'est bien.

Laurent : Mais vous êtes une grande mito vous, vous couchez là du lundi au jeudi.

Carmen : Et alors, la semaine se termine le dimanche non.

Isabelle : Je crois que tu aurais dû te taire mon petit Laurent.

(Entrée de Léa très dynamique et très chic. Léa va faire une bise à son père puis à sa mère avant s'asseoir au côté de Carmen pour déjeuner)

Léa : Bonjour tout le monde. Ça va ?

Isabelle : Bonjour ma chérie. Je vois que tu as mis le petit tailleur que l'on a acheté ensemble l'autre jour.

Léa : Il me va bien, hein. J'ai failli mettre autre chose vu que dehors, il fait un temps de chien.

Carmen : Oh, mais dedans aussi.

(Laurent fait un signe menaçant à Carmen avec son doigt)

Léa : Ça tombe bien que vous soyez tous les deux-là, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer.

Laurent : Je crains le pire. Tu ne vas pas arrêter tes études de droit, j'espère ?

Léa : Mais non papa. Mais, tu es bien hargneux ce matin.

Carmen : On devrait lui donner un os à ronger.

(Laurent regarde Carmen méchamment et Isabelle vient s'asseoir à côté de Léa. Laurent va ramasser le bol d'eau et vient les rejoindre à table pour se servir un café)

Isabelle : Alors, c'est quoi cette nouvelle ?

Léa : En fait, ça vous concerne vous et vos 25 ans de mariage.

Carmen : Et 25 ans pour un chien, ça fait très vieux.

Isabelle : C'est bon Carmen, on fait une pause. Vas-y ma chérie, explique-toi.

Léa : Bon, c'est samedi de la semaine prochaine et vous aviez décidé de fêter cela tous les deux à la maison. Alors moi, je vous ai fait une petite surprise.

Isabelle : Une surprise, mais quelle surprise ?

Léa : Maman, normalement une surprise, ça ne se dit pas, mais là comme c'est un peu particulier vous allez avoir le droit de savoir avant.

Isabelle : Allez, racontez je suis impatiente.

Léa : Comme souvent quand on regarde les albums photos de votre jeunesse, vous avez l'air très nostalgique de vos vingt ans, alors j'ai décidé d'inviter vos deux meilleurs amis de cette époque, ici samedi prochain.

(Laurent recrache son café dans sa tasse)

Laurent : Mais enfin Léa, tu aurais pu nous demander notre avis avant.

Léa : Quoi ? Cela ne te fait pas plaisir ?

Laurent : Si, si.

Léa : Ah bon. Je n'ai pas mis trop de temps à retrouver ton pote Bernard. Plusieurs fois tu avais dit qu'il avait un garage, donc j'ai creusé cette piste. En fait, il habite à 15 kms d'ici, c'est bête de ne plus se voir. Du coup, il vient avec sa femme.

Laurent : Non, pas Béatrice ! Eh bien, la famille Dubois au grand complet.

Isabelle : Ben quoi, c'est dommage qu'on les ait perdus de vue après leur mariage. Je l'aimais bien moi Béatrice, elle est gentille.

Laurent : C'est ça, c'est le mot que je cherchais, elle est gentille !

Isabelle : Laurent, tu sais très bien que je n'aime pas que l'on se moque de la naïveté des gens. Mais pour moi Léa, tu as fait comment, vu que je n'avais pratiquement pas de copine, j'étais toujours avec des garçons.

Léa : Tu m'as toujours dit que si tu avais eu une copine tu aurais aimé qu'elle ressemble à Jean-Philippe, donc c'est lui que j'ai choisi.

(Isabelle qui mangeait un bout de pain manque de s'étouffer. Carmen commence à remettre tout le petit déjeuner sur un plateau)

Isabelle : Oh, il ne doit plus se souvenir de moi, il ne viendra pas.

Léa : Mais si, il se souvient très bien de toi, il sera là.

Isabelle : Super, c'est super.

Laurent : Au moins lui, il ne viendra pas avec sa femme !

Léa : Effectivement, il m'a dit qu'il venait seul. Pourquoi tu dis ça ?

Laurent : Il est homo.

Léa : Quelle réflexion ! Tu ne m'avais jamais dit que tu étais homophobe.

Laurent : Mais pas du tout.

Isabelle : C'est simplement de la jalousie. Jean-Philippe et moi, nous étions très proches.

Léa : Je préfère ça.

Laurent : Ne t'inquiète pas, je n'ai rien contre les homosexuels.

Carmen : Ca m'étonnait aussi, vu que pour se dire bonjour les chiens se sentent le ...

(Laurent coupe Carmen)

Laurent : Carmen, vous pouvez la fermer 5 minutes, svp.

Carmen : Ok, ok.

Isabelle : A vrai dire, Jean-Philippe était un peu la tête de turc de ton père et de son pote Bernard. Tu es sûr que cela ne le dérange pas de venir ?

Léa : Au contraire, il avait l'air ravi de vous revoir. Bon, j'ai mis un peu de temps pour le retrouver vu qu'il a changé de région mais avec internet, aujourd'hui tout est possible. Alors vous êtes content ?

Isabelle : C'est génial ma petite fille, je suis très contente.

(Carmen se lève dit sa réplique et s'en va avec son plateau)

Carmen : Ton père pas trop, il ne remue pas la queue. Bon, je vais m'habiller j'ai du ménage à faire, moi.

Léa : Elle est bizarre Carmen ce matin, non ?

Isabelle : C'est le voisin du dessous et son chien qui la perturbe.

(Laurent fait signe à Isabelle de se taire)

Léa : Eh bien là, je suis d'accord avec elle. Son chien m'a réveillé ce matin, moi je vais lui en touché deux mots la prochaine fois que je le croise dans l'escalier.

Laurent : Non, laisse, je m'en charge. Ca portera plus si c'est moi qui lui parle.

Léa : Bien, je me prépare et en route pour la fac. Je suis trop contente que ma surprise vous fasse plaisir.

Isabelle : Je vais me préparer également, je dois faire un petit saut au salon de toilettage ce matin, j'ai un fournisseur qui doit passer.

(Les deux femmes sortent et Laurent prend son téléphone)

Laurent : Allo Bernard, vouais c'est moi. Pourquoi tu n'as pas refusé l'invitation de ma fille. *(Un blanc)* Elle a insisté, elle a insisté, tu n'avais qu'à trouver une excuse bidon. *(Un blanc)* Quoi, ben encore heureux que tu ne viennes pas avec ta fille, il manquerait plus que ça. Bon, va falloir se la jouer serré, on n'a pas de droit à l'erreur, tu le sais. Bon, bonne nouvelle, tu te souviens de Jean-Philippe *(un blanc)* oui c'est ça, Jean-Phil, il sera là lui aussi, on va pouvoir le taquiner comme au bon vieux temps, ça fera diversion. Bon allez, à la semaine prochaine, salut Nanard.

NOIR

(Carmen arrive, petite tenue de bonne, avec des assiettes, des verres, etc... afin de dresser la table pour le dîner du soir. Elle chantonne)

Carmen : La, la, la, la. Je sens que ça va être une grosse fête ce weekend. *(On sonne à la porte)* Déjà, ce n'est pas eux, ce n'est pas possible. Ils avaient dit 19 heures et c'est tout juste 18 heures. *(Nouveau coup de sonnette)* Voilà, voilà, j'arrive. *(Carmen va ouvrir la porte)*

(Entrée de Yolande)

Yolande : Isabelle est là ?

Carmen : Oui Yolande, Isabelle est là mais elle se prépare, ils ont des invités ce soir.

Yolande : Ah, je trouvais bizarre que vous soyez là un samedi.

Carmen : En fait, ils reçoivent des copains qu'ils n'ont pas vus depuis longtemps, donc je suis de service. Ça ne vous dérange pas que je continue pendant que l'on discute ?

Yolande : Faites, Carmen faites. De toute façon si Isabelle est occupée, je repasserai demain. Ce n'est pas comme si j'habitais loin.

Carmen : Juste les escaliers à descendre, ce n'est pas la mer à boire comme on dit. J'espère qu'ils ne feront pas trop de bruit ce soir, pour ne pas vous déranger.

Yolande : N'ayez crainte, au-dessus je n'entends jamais rien. Et puis, moi quand je dors, je dors.

Carmen : Tant mieux, parce que d'après ce que j'ai compris, monsieur Laurent et son copain qui vient ce soir sont des vrais bouts en trains. Ah, j'ai croisé votre fils ce matin, c'est un brave gosse ce petit. Mais dites voir, il a pratiquement le même âge que la petite Léa ?

Yolande : Je crois, oui, ils ne doivent avoir que quelques mois d'écart.

Carmen : Dommage qu'ils ne soient pas copain, je trouve qu'ils iraient bien ensemble.

Yolande : Ah, j'aimerais bien. Léa a de bonnes fréquentations avec ses potes de la fac de droit, mais mon garçon à moi, il traîne plutôt avec ceux de la cité voisine. *(Yolande s'exprime avec un air désespéré)* Problème d'autorité paternelle.

Carmen : En fait, je n'ai jamais osé vous le demander, Yolande, mais le père de votre gamin, il est où ?

Yolande : Dieu seul le sait. Cet enfoiré m'a fait croire qu'il était en détresse affective pour coucher avec moi et il a disparu. Et moi, je me suis retrouvée toute seule avec un gosse sur les bras. Je ne l'ai jamais revu.

Carmen : Ah, c'est moche comme histoire.

Yolande : Mais si jamais je le croise, croyez-moi Carmen, il va passer un sale quart d'heure. Ce mec est un enfoiré, le roi des enfoirés. Enfin, c'est du passé tout ça. Vous gardez ça pour vous Carmen, je n'en ai jamais parlé à personne.

Carmen : N'ayez crainte, Yolande, moi, je vous aime bien, je vous trouve très sympa. Ça fait combien de temps que vous habitez au-dessus ?

Yolande : Une dizaine d'années je crois.

Carmen : Eh bien, moi, je dis que monsieur Laurent et madame Isabelle ont de la chance de vous avoir comme voisine.

Yolande : Vous êtes gentille Carmen.

(Entrée de Laurent avec une pince à la main)

Laurent : Tiens, bonjour Yolande, ça va ? *(Laurent fait la bise à Yolande)*

Yolande : Bien, bien merci. Oh là, tu vas bricoler quoi avec cette pince ?

Laurent : Il paraît que le robinet de la cuisine fuit, je suis parti pour la réparation.

Carmen : Monsieur ne préfère pas appeler un plombier parmi ses connaissances ?

Laurent : Un plombier ! Un samedi, mais personne ne voudra se déplacer.

Carmen : Mais, c'est qu'une toute petite fuite, ça peut attendre lundi.

Laurent : Mais non. Dans deux minutes on en parlera plus.

(Yolande fait remarquer le tableau de la « Joconde » à Laurent)

Yolande : Je vois que tu as installé un nouveau tableau.

Laurent : Tu as vu ça. Une copie certifiée du grand LEONARDO DA VINCI.

Yolande : Pourquoi une copie certifiée ?

Laurent : Comme ça, si le peintre qui a fait ça devient célèbre, je suis plein aux as, hé, hé. Ah, au fait tu ne te gênes pas hein, si tu as besoin que je fasse un peu de bricolage chez toi, tu m'appelles, cela ne me dérange pas du tout.

(Yolande regarde le tableau, penche la tête et réponds)

Yolande : Ca va aller, c'est gentil de ta part.

Laurent : Bon, allez hop. Deux minutes de plomberie et je file me préparer. A plus Yolande.

Yolande : A bientôt, bonne soirée.

(Laurent part dans la cuisine)

Carmen : Vous avez de la chance d'habiter au-dessus.

Yolande : Pourquoi ?

Carmen : La dernière fois que Laurent a bricolé le robinet de la baignoire, le chien du voisin du dessous a failli se noyer.

Yolande : Le pauvre. Enfin quand je dis le pauvre, je parle du chien bien sûr, pas de Laurent.

Carmen : J'avais compris Yolande.

Yolande : Je me demande même s'il ne le martyrise pas un peu son chien ?

Carmen : Comment ça ?

Yolande : Ben oui, comme je vous le disais, de chez moi, je n'entends pratiquement jamais Isabelle et Laurent. Par contre, j'entends japper le chien du dessous. C'est bizarre non ?

Carmen : Je vais dire à monsieur Laurent d'en toucher deux mots au voisin du dessous. Monsieur Laurent est un fervent défenseur de la cause animale.

Yolande : Mais vous savez moi, le voisin du dessous il ne me fait pas peur. J'ai fait du Karaté dans ma jeunesse. Aiiii. *(Cri Karatéka)*

(Yolande prend une position de Karatéka, genoux fléchis et bras prêts à frapper. Carmen la regarde complètement médusée)

Carmen : Non, laissez monsieur Laurent lui parler, c'est mieux.

(Yolande émet des cris mais ne bouge plus)

Yolande : Aiiii, Aiiii.

Carmen : En tout cas, c'est impressionnant votre cri de karatéka.

(Yolande se relève difficilement de sa position en se tenant le dos)

Yolande : Là, c'était surtout un cri de douleur. J'ai dû me démettre quelque chose dans le dos.

(Yolande fait quelques pas en boitant)

Carmen : Ah mince ! Vous voulez que j'appelle monsieur Laurent, en ce moment, il est en plein dans les réparations.

Yolande : Ok Carmen, vous avez le droit de vous moquer, ce n'est plus de mon âge tout ça.

Carmen : Ne dites pas ça Yolande, il n'y pas d'âge pour faire du sport.

Yolande : Allez dire cela à mon fils.

Carmen : Votre fils ?

Yolande : Oui, il court dans le parc d'à côté, une ou deux fois par semaine. L'autre jour, je lui dis « j'irais bien courir avec toi ».

Carmen : Et alors ? Il a dit quoi ?

Yolande : Trois fois rien.

Carmen : Je vous disais qu'il était très bien ce petit.

Yolande : Enfin, quand je dis, « trois fois rien », c'est manière de parler. Il a quand même dit « Ah, le boulet ! »

Carmen : Ah ! En même temps, comme dirait mon mari José, tous ceux qui vont courir, c'est pour faire des rencontres.

Yolande : Ah bon ! Si j'avais su ça, je me serais mis à la course depuis longtemps, cela m'aurait permis de faire des rencontres. Parce que, côté rencontre, moi en ce moment, c'est le calme plat.

(Carmen regarde Yolande et fait la moue)

Carmen : Oui, mais, ça ne marche peut-être pas avec tout le monde.

(Yolande fait quelque pas en touchant ses hanches et ses fesses)

Yolande : Ah ben merci Carmen, dites tout de suite que je suis une grosse vache.

Carmen : Mais pas du tout, vous êtes très bien Yolande. Mais courir avec votre fils, ça n'ira pas, c'est une question de vitesse.

Yolande : De vitesse ?

Carmen : Et oui, les jeunes courent vite et les vieux courent doucement. Donc, si votre fils court à votre vitesse, il va sûrement vous ramener une vieille à la maison.

Yolande : Mais, j'ai des jambes de feu moi. Je peux très bien courir à son rythme, comme les jeunes.

Carmen : Oui, mais là, vous changez d'animal.

Yolande : Pardon ?

Carmen : Oui, vous passez de « grosse vache » à « cougar ».

Yolande : Je me demande si j'ai bien fait de parler de sport avec vous Carmen. Bon, je vous laisse finir les préparatifs. Vous direz à Isabelle que je suis passée et que je reviendrai demain. Bonne soirée.

Carmen : Bonne soirée à vous Yolande.

(Yolande sort et Carmen continue son travail en chantonnant. Entrée d'Isabelle)

Isabelle : J'ai entendu sonner, j'ai cru qu'ils étaient déjà là.

Carmen : Non, c'était Yolande qui venait vous faire un petit coucou. Elle a dit qu'elle repasserait demain.

(Isabelle fait un tour sur elle-même)

Isabelle : Ca va comme ça ? Ça ne fait pas trop habillé ?

Carmen : C'est très bien. Mais, ma parole, madame est toute nerveuse.

Isabelle : Un peu angoissée à l'idée de revoir de vieilles connaissances.

Carmen : C'est l'ami de monsieur Laurent qui vous tracasse ?

Isabelle : Bernard, non. Bon, avec Laurent quand ils sont ensemble, ils n'arrêtent pas de faire des blagues à deux balles mais ce n'est jamais méchant.

Carmen : Monsieur Laurent n'avait pas l'air très heureux de savoir que son copain Bernard venait avec sa femme.

Isabelle : Oh Béatrice, elle est gentille. Bon, je dois bien l'avouer, ce n'était pas ma meilleure amie, mais comme elle sortait avec Bernard, on était souvent ensemble. Alors, c'est sûr, comme dirait Laurent, elle n'a pas la lumière à tous les étages.

(Entrée de Léa, toujours très chic avec un petit sac à dos)

Léa : Aie, aie, aie, maman tu es radieuse.

Isabelle : Merci ma fille.

Léa : Bon, je pars chez une copine comme ça, vous serez plus tranquilles ce weekend. Je reviendrai demain après-midi.

Isabelle : Tu veux plutôt dire que ton père te force à partir chez une copine.

Léa : Mais non, c'est normal que vous soyez entre vous pour ces retrouvailles. Et puis, Carmen me racontera tout.

Carmen : Compte sur moi Léa.

Léa : Et puis, finalement ça tombe bien. J'ai des partiels en fin de semaine, donc ça va être un weekend révision.

Carmen : Belle comme vous êtes, je me demande bien ce que vous allez réviser ?

Léa : Carmen ! Ne va pas mettre de fausses idées dans la tête de maman.

Carmen : Moi ce que j'en dis !

Léa : D'abord les études, pour les garçons je verrai plus tard.

Carmen : Comme elle est mignonne. Ça ressemble à la devise que j'avais étant jeune.

Léa : Tu as fait quoi comme étude, Carmen ?

Carmen : Ah moi, aucune. Ma devise c'était « d'abord les garçons, les études on verra plus tard ».

Isabelle : Carmen ! N'allez pas dévergondner cette petite. Qu'elle finisse son droit, les garçons, elle a bien le temps d'y penser après.

Léa : Oui, bon ça va là. On peut changer de sujet. N'allez pas croire que je suis vierge, non plus !

Carmen : Ah ben j'espère. Moi à votre âge, il y a longtemps que le José m'avait...

Isabelle : Stop. On ne veut rien savoir de plus.

Léa : Bon, trêve de plaisanterie, je vais y aller sinon je vais être à la bourre.

Carmen : C'est ça, wouais, bonne bourre.

Isabelle : Carmen !

Carmen : Je plaisante, je plaisante.

Léa : J'espère sincèrement que votre weekend va bien se passer.

Carmen : Si ton père ne me casse pas toute la cuisine, ça va aller.

Léa : Qu'est ce qui se passe dans la cuisine ?

Carmen : Au départ, une petite fuite d'eau. A l'arrivée, Dieu seul le sait.

Léa : Je ne comprends pas pourquoi il essaye de toujours de tout réparer pour à la fin, faire venir un de ses sous-traitants ?

Isabelle : Ton père est une tête de mule, c'est tout.

Carmen : Une mule, un chien. C'est une vraie ferme ici.

(Isabelle fait des gros yeux à Carmen)

Léa : Quelque fois Carmen, j'ai du mal à te suivre.

(Carmen se passe la main dans les cheveux)

Carmen : Je sais, j'ai une intelligence bien au-dessus de la moyenne pour une femme de ménage. N'est-ce pas madame Isabelle ?

Isabelle : C'est ça, oui.

Léa : Allez, je vous laisse dans vos délires. J'y vais.

Isabelle : A demain ma puce.

Léa : A demain, bonne soirée.

(Léa sort)

Carmen : Elle est super cette petite. Mais dites voir, si monsieur Laurent et son ami étaient très copains, pourquoi vous êtes-vous perdu de vue ?

Isabelle : Ça, ça reste un grand mystère pour moi. On s'est marié avec Laurent, ils sont venus à notre mariage, tout s'est bien passé. Trois mois plus tard, ils se sont mariés, on a été à leur mariage et après plus rien. L'année qui a suivie, nous avons eu Léa, j'ai su qu'ils avaient eu également une fille à peu près à la même époque. Mais plus jamais de nouvelles.

Carmen : Mais comment monsieur Laurent explique ça ?

Isabelle : Cela a toujours été impossible d'aborder le sujet avec lui. Dès que je parlais de Bernard, il s'énervait. Donc, petit à petit on n'en a plus parlé. J'espère que ces retrouvailles vont bien se passer.

Carmen : Et votre ami homosexuel, vous ne l'avez jamais revu ?

Isabelle : Non, cela fait plus de vingt ans. Ça va faire drôle de tous se retrouver.

Carmen : C'est dommage que la petite Léa ne soit pas là pour voir ça.

Isabelle : Je n'ai pas bien compris, mais Laurent a insisté pour qu'elle aille passer le weekend chez une copine. Il avait l'air très angoissé qu'elle assiste à nos retrouvailles.

(On entend un grand bruit venant de la cuisine)

Laurent : Oh purée de purée.

Isabelle : Là, je crains le pire.

(Entrée de Laurent un robinet à la main)

Laurent : Bon-là, j'ai eu un petit problème. Lundi, j'appellerai un plombier.

Carmen : Non, la cuisine est inondée et je ne vais pas pouvoir terminer le repas.

Laurent : Pas d'inquiétude. J'ai coupé l'arrivée d'eau de la cuisine, tout va bien. Il faudra simplement prendre l'eau à la salle de bain jusqu'au passage du plombier, c'est tout. Bon, je vais me préparer.

(Laurent sort par la porte du fond)

Carmen : Il va vraiment falloir lui dire de ne plus bricoler ici, sinon il va vous casser tout l'appartement.

Isabelle : Ce n'est pas faux. Bon, je vais finir de me préparer avant qu'ils arrivent. A tout de suite, j'en ai pour 5 petites minutes.

(Isabelle sort par la porte du fond. Carmen fini sa préparation)

Carmen : Bon, allons voir les dégâts de monsieur.

(Carmen se dirige vers la porte de la cuisine et au moment où elle allait sortir on sonne à la porte)

Carmen : Pas une minute de répit. Bon, cette fois ça doit être eux.

(Carmen se dirige vers la porte d'entrée et ouvre à Béatrice et Bernard qui font leur entrée. Bernard porte un sac et une valise)

Béatrice : Bonjour, nous sommes Béatrice et Bernard. On vient pour les 25 ans de mariage d'Isabelle et Laurent.

Carmen : Bonjour messieurs dames, moi c'est Carmen. Isabelle ne devrait pas tarder, elle m'a dit qu'elle arrivait dans 3 minutes. Si vous désirez vous asseoir en les attendant.

Bernard : Je vous laisse 5 minutes, je vais chercher une meilleure place pour la voiture, je suis un peu à cheval sur un passage piétons.

(Bernard sort et Béatrice fait le tour de la pièce)

Béatrice : Eh bien, ils ont un bel appartement, ça doit coûter une fortune. Vous faites des extras pour eux ?

Carmen : Non, je travaille ici du lundi au vendredi. Exceptionnellement, je les aide pour le weekend.

(Béatrice continue son tour de la pièce et s'arrête devant «La Joconde»)

Béatrice : Mais ce tableau est magnifique. C'est la mère d'Isabelle ?

(Carmen se gratte la tête)

Carmen : Ah, je vois que madame Béatrice a beaucoup d'humour.

(Béatrice prend un air très flatté)

Béatrice : Oui, merci, on me le dit souvent. Mais, vous n'avez pas répondu à ma question.

Carmen : Madame me charrie. Comme dirait monsieur Laurent, il s'agit d'un tableau du très grand Léonardo ...

(Béatrice coupe Carmen et semble toute excitée)

Béatrice : Non, ce n'est pas vrai. C'est un tableau de Léonardo Di Caprio.

(Carmen se gratte la tête)

Carmen : Ah wouais, là, y a du lourd.

Béatrice : En fait, il a dû le peindre juste avant sa mort.

(Carmen tombe assise sur une chaise)

Carmen : Parce que Léonardo di Caprio est mort ?

Béatrice : Ah, ça secoue quand on apprend ça hein. Moi ça m'a fait pareil.

Carmen : Mais il est mort quand ?

Béatrice : Oh, ça fait déjà un petit moment. Il s'est noyé quand le gros bateau a coulé. Moi j'ai vu ça à la télé, c'était horrible.

Carmen : Ah d'accord. Je ne sais pas s'il y a de la lumière à tous les étages, mais alors au rez-de-chaussée, c'est sûr que non.

Béatrice : C'est certain, il l'a peint juste avant sa mort. Il est penché comme le bateau. *(Béatrice penche la tête)*

Carmen : Marie Joseph, tout un weekend comme ça, ça va être dur.

(Entrée d'Isabelle par la porte du fond, elle se dirige vers Béatrice et l'embrasse)

Isabelle : Béatrice ! Ravie de te revoir, comment ça va ?

Béatrice : Bonjour Isa, ben ma foi, ça va pas mal, je suis toujours en pleine forme, et toi ?

Isabelle : Ben ça va. Bernard n'est pas là ?

Béatrice : Il est parti garer la voiture. Vous avez vraiment un bel appartement, c'est très spacieux dit donc.

Isabelle : C'est ce que je dis toujours à Laurent, un vrai appartement de ministre.

Béatrice : Ce n'est pas vrai, mais je n'ai pas su !

Isabelle : Euh, pas su quoi ?

Béatrice : Ben que Laurent était ministre.

Carmen : Ca y est, là elle est chaude, elle est lancée.

Isabelle : Ah non, c'est juste une expression pour dire que l'on a un grand appartement.

Béatrice : Ah, ok !

Isabelle : En fait, Laurent est entrepreneur en bâtiment et il gagne très bien sa vie. Et toi, tu travailles dans quoi ?

Béatrice : Je suis secrétaire chez un kiné.

Isabelle : Le monde paramédical te plait ?

Béatrice : Le monde de quoi ?

Isabelle : Bien, bien. On va prendre vos bagages et je vais te montrer votre chambre. Je te préviens, c'est immense, Laurent a la folie des grandeurs.

Béatrice : Ce n'est pas vrai ! Moi aussi, j'adore la folie des grandeurs, je l'ai en DVD. Je suis fan de Louis de Funès. On pourra peut-être le regarder ce soir ?

(Isabelle regarde Carmen, l'air désespérée)

Carmen : Là, ça va lui faire un choc quand elle va apprendre que Louis de Funès est mort !

Isabelle : Allons-y.

(Isabelle et Béatrice sortent par la porte du fond)

Carmen : Bon, fini la détente, j'ai le repas à faire moi.

(Carmen sort par la porte de la cuisine. Entrée de Laurent par la porte du fond)

Laurent : Bien, la table est prête, c'est parfait.

(On sonne à la porte et Laurent va ouvrir)

Laurent : Ah, ça doit être Bernard, Béatrice m'a dit qu'il avait été garé la voiture.

(Laurent ouvre la porte et Bernard entre)

Bernard : Salut Laurent, ça va.

(Les deux hommes s'embrassent)

Laurent : Salut Nanard, ça va. Tu as trouvé une place dans la rue ?

Bernard : Oui, oui, c'est bon. C'est sympa chez toi.

Laurent : Merci. Bon dis pendant que l'on est tous les deux, on a quand même 2 ou 3 choses à régler. Tu ne pouvais vraiment pas dire non à ma fille pour ce weekend ?

Bernard : Ça avait vraiment l'air de lui faire plaisir à ta gamine. Et puis, deux jours, c'est vite passé.

Laurent : C'est bien suffisant pour que la vérité éclate.

Bernard : Soit pas inquiet comme ça. Ta gamine est chez une copine, c'est bien ce que tu m'as dit ?

Laurent : Evidement, manquerait plus qu'elle croise ta femme.

Bernard : La mienne fête les 25 ans d'un pote, ça va être alcool et chichon toute la soirée, nous, on ne va pas revoir Manon avant lundi matin. Donc, tout va bien. Déstresse !!!

Laurent : Déstresse ? Mais je suis tendu comme un string, moi. Oh là, là, quel weekend de merde.

Bernard : Tu veux voir une photo récente de ma gamine ?

Laurent : Evidement. Tu en as une ?

Bernard : Je dois avoir ça sur mon portable. Alors, que je te trouve une photo récente. Ah celle-là, elle est pas mal.

(Les deux hommes regardent le téléphone et Laurent se tient la tête)

Laurent : Mais c'est affreux !

Bernard : Eh, je t'en prie, cache ta joie. Je te rappelle que c'est « ta » fille.

(Laurent fait signe à Bernard de se taire)

Laurent : Chut, mais tais-toi, bon sang. Si Isabelle découvre ça, je suis mort, moi. Quand je disais c'est affreux, je voulais dire que c'est affreux comme ta Manon ressemble à ma Léa. On dirait des sœurs jumelles.

Bernard : Bon, ça fait plus de vingt ans que l'on a réussi à garder ce secret, on va bien y arriver un ou deux jours de plus. On passe un bon weekend, et après on fait comme on a fait jusqu'à maintenant, on se voit de temps en temps que tous les deux, dans un bar pour parler du vieux temps.

Laurent : Mais tu imagines si un jour les deux gamines se croisent.

Bernard : Elles n'habitent pas la même ville, ne fréquentent pas les mêmes copains, et puis si ça arrive, elles se diront qu'il n'y a rien de grave, tout le monde a un sosie plus ou moins ressemblant quelque part dans le monde.

Laurent : Je te trouve très cool toi. Oh là, là, si Isabelle apprend ça, elle va me tuer.

(Isabelle arrive par la porte du fonds et entend la fin de la phrase de Laurent)

Isabelle : Si Isabelle apprends quoi ?

(Laurent est tout paniqué)

Laurent : Ah, tu étais là ? Mais tu as entendu quoi ?

Isabelle : Alors, si Isabelle apprends quoi ? J'attends !

Laurent : Mais, euh...

Bernard : Dis-lui, ce n'est pas un drame non plus.

Laurent : Mais qu'est-ce que tu dis-toi, ça va pas non.

Isabelle : Mais qu'est-ce que tu as encore fait comme connerie ?

Laurent : Mais rien du tout.

Bernard : Bon allez, je crache le morceau...

Laurent : Non, ne fait pas ça...

Bernard : Laurent a fait ...

(Laurent est fou, il ne tient pas en place)

Laurent : Non, non, ne l'écoute pas chérie, ne l'écoute pas, il a bu.

Bernard : Laurent a fait un chèque de 20 000 euros.

(Laurent s'arrête net de tourner dans tous les sens et vient à côté de Bernard)

Laurent : Ah bon ?

Bernard : Oui, il vient d'acheter une petite Porsche d'occasion que j'ai fait rentrer la semaine passée. Je l'avais mise en vente sur mon site internet et sans savoir que c'était moi le patron du garage, Laurent l'a acheté.

Laurent : Ah bon. Tu es sur 20 000 euros ?

Isabelle : Eh bien, quelle coïncidence. Mais qu'est que tu veux faire d'une Porsche d'occasion alors que tu en as déjà une toute neuve dans le garage ?

(Laurent parle toujours à Bernard)

Laurent : Tu es sur 20 000 euros ? Ce n'est pas un peu cher ça.

Bernard : Ah, c'est toi qui vois. Sinon, j'ai une petite Ferrari à 60 000 euros.

Laurent : Non, non, non. La petite Porsche à 20 000 ira très bien.

Isabelle : Alors, tu veux faire quoi de cette voiture ?

Laurent : Euh... Eh bien, je pensais l'offrir à Léa quand elle aura son diplôme d'avocate, voilà.

(Isabelle vient faire une bise à Laurent)

Isabelle : Mon chéri, tu es un père modèle. Bon je vais voir où en est Béatrice et dès que Jean-Philippe est là, on passe à l'apéro. A tout de suite.

(Isabelle sort par la porte du fond)

Laurent : Putain, tu ne te fais pas chier. Tu viens de me taxer 20 000 euros quand même.

Bernard : Je viens plutôt de sauver tes fesses, oui. Là, tu as eu chaud mon petit Laurent.

Laurent : Ce n'est pas faux, mais, ça coute cher quand même.

(On sonne à la porte et Laurent va ouvrir)

Laurent : Ah, ça doit être le Village People.

(Jean-Philippe entre, petit sac de sport à la main, tenu décontracté avec une petite écharpe rose)

Jean-Ph. : Salut les vieux potes. Comment ça va ?

(Jean-Philippe embrasse Laurent par surprise et va pour embrasser Bernard qui lui tend la main)

Bernard : Bonjour Jean-Philippe, ça va ?

Jean-Ph. : Ca va très bien merci. C'est une super idée ce weekend de retrouvailles.

Bernard : C'est exactement ce que je disais à l'instant à Laurent.

Jean-Ph. : Alors, j'ai vu que tu avais un gros garage de voitures d'occasion Bernard. Les affaires marchent bien ?

Bernard : Ca va merci. J'ai un petit business qui rapporte.

Laurent : Tu m'étonnes ?

Jean-Ph. : Et toi Laurent, tu es dans le bâtiment, c'est ça ?

Laurent : Je dirige une grosse entreprise de bâtiment, mais les affaires restent dures quand même.

(Bernard casse un peu le poignet)

Bernard : Et toi, tu es toujours...

Jean-Ph. : Toujours à droite ou à gauche, je ne reste jamais plus d'un an au même endroit.

Bernard : Oui, mais tu es toujours...

Jean-Ph. : Toujours dans le commerce, on ne gagne pas trop d'argent, mais cela me permet de voir un maximum de gens. Moi, j'adore ça.

Bernard : Oui, mais tu es toujours...

Jean-Ph. : Toujours célibataire, je crois qu'à mon âge, on n'a plus trop envie de renoncer à ses petites habitudes.

Bernard : Oui, mais tu es toujours...

Jean-Ph. : Toujours dans la coiffure et...

Bernard : Et ben voilà, tu es toujours homosexuel.

Jean-Ph. : Ce que tu viens de dire Bernard est lamentable. Tous les coiffeurs ne sont pas homosexuels.

Bernard : Moi, j'en connais qu'un et il est homo, alors ?

Jean-Ph. : Mais je connais aussi des garagistes qui sont homo, et alors ? Ce n'est pas une maladie que je sache.

Bernard : Ah non, sinon on aurait déjà trouvé un remède.

Jean-Ph. : Tu es méprisant Bernard, ce n'est pas bien ça. Ce n'est pas le souvenir que je gardais de toi.

Laurent : Là, je suis d'accord avec Jean-Philippe. Excuse-toi Bernard. Allez embrassez-vous.

Jean-Ph. : Allez, dans mes bras mon pote.

(Bernard hésite en secouant la tête)

Laurent : Allez, plus vite que ça.

(Bernard se dirige vers Jean-Ph. pour le prendre dans ses bras)

Bernard : Ok, ok, j'ai été un peu loin. Je m'excuse Jean-Philippe. C'est à force de fréquenter un milieu plus au moins hostile à l'homosexualité, cela m'a fait perdre un peu la raison.

(Pendant que les deux hommes sont dans les bras l'un de l'autre, Isabelle et Béatrice arrivent par la porte du fond)

Isabelle : Eh bien, messieurs. On vous laisse 5 minutes tout seul que déjà des couples se forment.

(A ces mots, Bernard s'écarte brutalement de Jean-Ph. mais reste à portée de main. Jean-Ph. tape sur la fesse de Bernard qui s'écarte d'un coup et Jean-Ph. se dirige vers Isabelle pour l'embrasser)

Jean-Ph. : Mais non, Bernard n'est pas mon genre. Mais vous êtes toujours aussi belles les filles.

Isabelle : Mais tu n'es pas mal non plus.

(Jean-Ph. embrasse Béatrice)

Jean-Ph. : Béatrice, je n'ai qu'un mot « étincelante ». Ton grand bêta de mari a de la chance.

Béatrice : Merci Jean-Philippe, mais tu te trompes, mon mari ce n'est pas bêta, c'est Bernard.

(Jean-Ph. se retourne vers Bernard qui prend un air désabusé)

Jean-Ph. : Ta femme est toujours aussi étonnante.

(Entrée de Carmen avec un plateau et des bouteilles dessus)

Isabelle : Eh bien voilà, le timing est parfait, puisque l'on est tous là, on va pouvoir prendre l'apéritif.

(Carmen pose le plateau sur la table et tous se rapprochent. Isabelle commence à servir l'apéritif. A ce moment-là, Béatrice aperçoit « L'autoportrait » de Van Gogh et se dirige vers le tableau)

Béatrice : Oh là, là. Mais ce tableau aussi est magnifique.

Carmen : Ca y est, c'est reparti.

(Laurent s'approche de Béatrice et du tableau)

Laurent : C'est une copie, mais je suis d'accord, il est très beau. C'est « l'autoportrait » de Van Gogh, une merveille.

Béatrice : Ah bon, ben je ne comprends pas.

(Carmen prend un air moqueur)

Carmen : Ce n'est pas vrai ?

Laurent : Mais qu'est-ce que tu ne comprends pas ?

Béatrice : Ben, je vois bien le portrait, mais où est son auto ?

(Laurent se gratte la tête, un peu désabusé)

RIDEAU (Fin du premier acte)

ACTE 2

(C'est la fin du repas. Isabelle et Béatrice sont assises sur le canapé et les trois hommes sont autour de la table. Carmen, un plateau à la main finit de débarrasser la table.)

Bernard : Quel repas ! C'était excellent, vous nous avez gâtés pour ces retrouvailles.

Jean-Ph. : La petite terrine de perdreaux en entrée était à tomber par terre.

Laurent : Elle vient de la charcuterie du bout de la rue. Il a été meilleur ouvrier de France, je crois.

Bernard : Ah, j'ai une petite blague sur les charcutiers.

Jean-Ph. : Encore, mais tu nous as fait des blagues à deux balles tout le repas.

Bernard : Allez c'est la dernière, après j'arrête. Alors... Vous savez le comble pour un charcutier ?

Jean-Ph. : Allez, fais-toi plaisir.

Bernard : Epouser un boudin ! *(Bernard et Laurent éclatent de rire. Jean-Ph. secoue la tête)*

Laurent : Très drôle. Vous prendrez bien un petit digestif ? J'ai une petite poire, un vrai régal.

Bernard : Ça peut se faire.

(Carmen se rapproche d'Isabelle)

Carmen : Je vais faire une tarte aux pommes pour le petit déjeuner de demain matin, je sais que vous adorez cela.

Isabelle : Ah, merci Carmen, c'est super.

Béatrice : Oh, j'ai une idée.

Carmen : Non ! Comme quoi tout arrive.

Béatrice : Je vais aller en cuisine vous préparer le cake préféré de Bernard pour demain matin. Comme il dit toujours « C'est une tuerie ».

(Béatrice se lève et court toute excitée en cuisine)

Bernard : Non, Béa ce n'est pas la peine. *(Béatrice est sortie)* Trop tard, mince.

Jean-Ph. : Ta petite femme est adorable. Elle va te préparer ton gâteau préféré pour demain et toi tu râles.

Bernard : Moi, je vous conseille de ne pas toucher à son gâteau si vous ne voulez pas être malade.

Isabelle : Mais Béatrice nous a dit que tu le trouvais super bon.

Bernard : Enfin, c'est surtout Rox qui l'aime.

Jean-Ph. : Rox ?

Bernard : Ok, je l'avoue. Son gâteau est tellement horrible que je le file en entier à mon berger Allemand. Le chien adore ça et comme ça Béa est heureuse.

(Carmen dit sa phrase et sort)

Carmen : Oh ben, si Rox aime bien ça, Rouky Laurent va sûrement adorer.

Bernard : Elle est spéciale Carmen non, je ne comprends pas tout ce qu'elle dit.

Laurent : Elle est d'origine Espagnole, ils ont un humour particulier dans le sud.

(Laurent commence à servir le digestif)

Laurent : Je n'arrive toujours pas à comprendre comment tu fais Jean-Philippe, pour changer de boulot pratiquement tous les ans.

(Jean-Ph. commence à parler et il s'interrompt pour voir passer Béatrice, toute excitée, de la cuisine à la porte du fond avec un verre vide à la main. Béatrice arbore un grand sourire)

Jean-Ph. : En fait, j'ai horreur de m'attacher, donc...

Laurent : *(Une fois Béatrice passée)* Tu disais ?

(Jean-Ph. recommence à parler et s'arrête de nouveau pour voir passer Béatrice dans l'autre sens avec le verre plein à ras boire. Elle avance tout doucement pour ne pas le renverser. A chaque fois tout le monde suit Béatrice du regard)

Jean-Ph. : Je disais que j'avais horreur de m'attacher, donc...

Laurent : *(Une fois Béatrice passée)* Oui, tu disais ?

(Jean-Ph. recommence et Béatrice repasse de nouveau avec un grand sourire et le verre vide)

Jean-Ph. : Donc, comme je n'aime pas m'attacher, je change tout...

Laurent : *(Une fois Béatrice passée)* Eh ben mon cher Bernard, tu as de la chance, tu ne dois pas t'ennuyer à la maison.

(Jean-Ph. recommence et de nouveau Béatrice repasse doucement avec son verre plein)

Jean-Ph. : Donc, en changeant de boulot tous les ans, je ...

(Bernard se lève et s'agace)

Bernard : Mais enfin Béa., qu'est-ce que tu fous à passer sans cesse avec ton verre d'eau ?

Béatrice : Il me faut 1 litre d'eau pour ton cake et comme il n'y plus d'eau à la cuisine, je vais en chercher à la salle de bain avec un verre pour remplir la carafe d'un litre.

(Bernard s'énerve)

Bernard : Mais tu ne peux pas y aller directement avec la carafe pour éviter tous ces allers et retours ?

(Béatrice sourit bêtement)

Béatrice : Waouh, il est trop fort mon Bernard, hein. Il fallait y penser. Merci, mon chéri.

(Béatrice sort et Laurent va vers Bernard)

Laurent : En fait, quand j'ai dit que tu avais de la chance, j'ai peut-être un peu sous-estimé le problème. Alors, tu disais Jean-Philippe ?

Jean-Ph. : Je disais que je préfère ne pas prendre d'habitudes d'où mes changements réguliers de région.

Bernard : Mais, ça doit être épuisant à la longue ?

(Béatrice ressort de la cuisine avec la carafe qu'elle brandie et toujours un grand sourire pour aller la remplir)

Jean-Ph. : Je pense mon petit Bernard, que tu dois être beaucoup plus épuisé que moi.

(Le téléphone de Laurent sonne)

Laurent : Ah désolé, il faut que je réponde. Oui Miguel. Quoi ? Les Togolais ne veulent plus venir lundi, mais c'est la merde ça, moi j'ai dit au client que c'était bon. Débrouille-toi pour me trouver des gars. *(Un blanc)* Oui c'est ça, appelle ton réseau et trouve moi des gars pour lundi. Ok, tiens-moi au courant.

Bernard : Des petits soucis Laurent ?

Laurent : Un gros chantier que je ne vais pas pouvoir faire. Des gros soucis, tu veux dire.

(Béatrice repasse avec sa carafe pleine)

Béatrice : Hein qu'il est trop fort mon Bernard.

Laurent : Non excuse-moi. Finalement par rapport à toi, c'est des petits soucis.

Isabelle : Bon, je vais aller voir ce que font les filles à la cuisine.

(Isabelle sort)

Jean-Ph. : Bon, je ne vais pas aller me coucher trop tard, il faut que je parte tôt demain matin.

Laurent : Oh non, tu ne restes pas dîner avec nous demain ?

Jean-Ph. : Non désolé, je suis en plein déménagement, une fois de plus. Je commence lundi dans un nouveau salon. J'ai trouvé un petit appartement à côté cette semaine et mes cartons ne sont pas encore terminés.

(On sonne à la porte)

Laurent : Qui ça peut être à cette heure-là ?

(Laurent ouvre la porte et l'inspecteur Tilles entre d'un pas déterminé en brandissant une carte de police)

Inspecteur : Inspecteur Tilles de la police judiciaire.

Laurent : Je suis Laurent Berton. Je suppose que c'est moi que vous cherchez. Avant tout, je voudrais vous dire que je trouve ça petit, oui, vraiment très petit, de venir m'interroger chez moi à cette heure-là, juste pour deux ou trois mecs qui ne sont pas déclarés.

(L'inspecteur sort un carnet de sa poche)

Inspecteur : Vous permettez que je prenne des notes ?

Laurent : Oui, oui, je connais la technique. « Tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous ». Mais moi monsieur l'inspecteur, je n'ai pas le choix. Mes clients sont exigeants et si je ne fais pas une ou deux entorses à la loi, eh bien c'est la concurrence qui va prendre les chantiers. Et moi, comment je vais nourrir ma famille, hein ?

Inspecteur : Alors, je note « une ou deux entorses à la loi » essentiellement du travail au noir, si j'ai bien compris ? Vous avez d'autres choses à déclarer ?

Laurent : Je ne dirai plus rien sans la présence de mon conseiller juridique.

Inspecteur : Très bien, je le note. Moi, je venais pour voir un certain monsieur Dubois.

Laurent : Comment ça, monsieur Dubois. Vous n'êtes pas là pour mes problèmes de contrats sur les chantiers ?

Inspecteur : Pas du tout, mais je vais transmettre le dossier à un collègue qui prendra contact avec vous.

(Laurent se prend à la tête, l'air abattu)

Laurent : Oh putain, la gaffe !

Inspecteur : Alors, qui est monsieur Dubois ?

Bernard : C'est bon ça va, c'est moi. Putain, mais même pendant le weekend vous emmerdez les gens.

Inspecteur : Pardon, vous dites ?

Bernard : Ok, c'est bon. On ne va pas jouer au chat et à la souris. Ok, on a trafiqué deux ou trois cartes grises. Mais si notre sacré gouvernement n'inventait pas constamment des lois contre les voitures d'occasions un peu

anciennes, on ne serait pas obligé d'en arriver là. Vous avez une voiture neuve vous, monsieur l'inspecteur ?

Inspecteur : Euh, non. Vous permettez que je prenne des notes ?

(L'inspecteur ressort son carnet)

Laurent : Evidemment, plus personne n'a de voiture neuve. Et puis entre nous, qu'on dise qu'une voiture d'occasion à 6 ans au lieu de 10, ça change quoi, hein ? Rien du tout, si la voiture marche bien.

Inspecteur : Alors, je note voiture de 10 ans avec carte grise de 6 ans, c'est ça ?

Bernard : Franchement, ils abusent ces politiques. Déranger un fonctionnaire de police à cette heure-là, pour une si petite infraction, comme si cela ne pouvait pas attendre lundi ?

Inspecteur : Euh, moi je ne suis pas là pour ça, mais je vais transmettre à un collègue qui prendra contact avec vous.

(Bernard se tape sur le front)

Bernard : Et merde. Comment il m'a eu « Colombo ». Que je suis con.

(Jean-Ph. s'approche de l'inspecteur)

Jean-Ph. : Vous en avez déjà eu deux, ne comptez pas sur moi pour vous dire quoi que ce soit.

Inspecteur : Vous êtes ?

(Jean-Ph. fait un signe avec ses doigts sur les lèvres pour indiquer à l'inspecteur qu'il ne dira rien)

Inspecteur : Vos papiers svp !

(Jean-Ph. sort de son portefeuille sa carte d'identité et la tend à l'inspecteur sans rien dire)

Inspecteur : Desperles Jean-Philippe, c'est ça.

(Jean-Ph. fait un signe que « oui » de la tête sans dire un mot)

Bernard : Oui, c'est pour ça qu'on l'appelait Jean-Phil.

Inspecteur : Pardon ?

Bernard : Jean-Phil. Desperles. *(Il se retourne vers Laurent)* Purée, eh ben ce n'est pas le plus futé de la police, lui.

Laurent : Je te rappelle qu'en 5 minutes, « Colombo » comme tu dis, nous a mis dans la merde tous les deux.

Bernard : Pas faux.

(L'inspecteur rend les papiers de Jean-Ph. et s'adresse à Bernard)

Inspecteur : Bien. Donc si j'ai pris compris, monsieur Dubois, c'est vous.

Bernard : Et après ça, on dit qu'il n'y a pas d'acharnement policier. De qui se moque-t-on ?

Inspecteur : Vous êtes bien le père de Manon Dubois ?

Bernard : Qu'est ce qui se passe ? Il est arrivé quelque chose à Manon ?

Inspecteur : Elle a été arrêtée ivre sur la voie publique.

Bernard : Elle va bien au moins ? Elle est au commissariat ? Il faut que je vous accompagne ?

Inspecteur : Non, elle m'a dit qu'elle habitait encore chez ses parents et qu'ils étaient en weekend chez des amis, les Bertons. Elle nous a vaguement indiqué le quartier, et après une petite recherche, je suis venu vous la ramener.

Laurent : Comment ça, la ramener. Mais c'est hors de question, remmenez là avec vous.

Inspecteur : Vous êtes de la famille ?

Laurent : Euh, non.

(L'inspecteur s'énerve)

Inspecteur : Alors silence !

(Laurent prends Bernard à part)

Laurent : il faut faire quelque chose-là. Il ne faut pas qu'isabelle la voit, elle va tout de suite se rendre compte qu'elle ressemble comme deux gouttes d'eau à Léa.

Bernard : T'inquiètes pas, je gère. *(Bernard se retourne vers l'inspecteur)*
Bien, elle est en bas, je prends mes clés de voiture et je la ramène à la maison.

Inspecteur : Elle est assise par terre dans les escaliers, je vais la chercher.

(L'inspecteur sort)

Laurent : Tu gères, tu gères. Mais tu ne gères rien du tout, oui !

(Retour de l'inspecteur, suivi de Manon avec une tenue à l'opposé de Léa. Jean troué et chemise longue par-dessus, un gros casque stéréo accroché au cou avec une casquette à l'envers sur la tête. Elle est très éméchée)

Manon : Mon papounet chéri.

(Manon se jette dans les bras de Bernard qui l'assoit sur une chaise)

Bernard : Mais enfin Manon, tu as vu dans quel état tu es ?

Manon : Mais ça va. On était tranquillement en train de prendre l'air devant chez ma copine et l'autre bouffon est arrivé avec ses collègues.

Inspecteur : Pardon ?

Bernard : Non, ne faites pas attention monsieur l'inspecteur, chez nous bouffon est un mot gentil. On se traite de bouffon par ci, bouffon par là.

Bernard : Mais tu es complètement ivre !

Manon : On a juste bu un peu de whisky.

Inspecteur : Et fumé un joint de cannabis.

Manon : N'importe quoi, l'autre clown, il n'y connaît rien.

Inspecteur : Attention mademoiselle, ça suffit !

Bernard : Combien de fois je t'ai dit de ne pas fumer n'importe quoi. Si tu veux de la drogue, tu m'en demandes comme ça on est sûr que c'est de la bonne.

(Inspecteur ressort son petit carnet)

Inspecteur : Ça ne vous dérange pas si je prends des notes ?

Bernard : Mais il note rien du tout, l'inspecteur « Colombo ». Je ne sais plus où j'en suis moi, avec tout ça. Je voulais dire, si tu me demandes de la drogue, je t'en colle une bonne. Même à 25 ans, ce n'est pas interdit par la loi de mettre une baffe à sa fille quand même.

Inspecteur : Wouai. Par contre même à 25 ans, c'est interdit de mordre les agents de police sur la voie publique.

Bernard : Oh purée, tu n'as pas fait ça ?

Manon : Attends hé, son collègue a écrasé mon joint par terre, il est fou lui.

Bernard : Oui, alors ça, monsieur l'inspecteur, écraser le joint d'une jeune fille par terre, ce n'est pas cool.

Inspecteur : Vous souhaitez déposer plainte pour un écrasement de joint?

Bernard : Noon, ça va allez. En tout cas, ça me rappelle une super histoire ça. Pas vous les gars ?

Laurent : Là, je crois qu'on va toucher le fonds.

Bernard : Mais si, y a 25 ans, le poulet que j'avais mordu. Celui qui nous avait arrêté parce qu'on était trois sur ma moto. Vous ne vous rappelez pas ?

Jean-Ph. : Ah oui, exact. C'était le temps des triplés.

Inspecteur : Des triplés ?

Bernard : Oui, à l'époque dans le quartier où on habitait, les flics se promenaient toujours par trois, donc on disait tout le temps « attention voilà des triplés ».

Laurent : Là les gars, je pense que la petite poire que je vous ai servi commence à faire son effet.

Bernard : En même temps, ils étaient incapables de compter jusqu'à cinq, alors à trois, ils savaient compter jusqu'à douze.

(L'inspecteur s'énerve)

Inspecteur : Oh, ça suffit maintenant ou je vous embarque tous au poste.

Bernard : Ça va, ne vous énervez pas. On n'a rien contre la police nous. D'ailleurs Jean-Philippe a failli rentrer dans la police, alors.

Inspecteur : Ah bon, vous vouliez rentrer dans la police ?

Bernard : Enfin, c'est vos collègues masculins qui ont eu de la chance. Parce que quand Jean-Philippe rentre, (*Bernard fait un mouvement du bassin*) il rentre.

(*Laurent et Bernard sont morts de rire alors que Jean-Ph. secoue la tête*)

Jean-Ph. : Vous êtes jaloux parce que j'avais réussi le concours, c'est tout.

Inspecteur : Comment, vous avez réussi le concours et vous n'êtes pas devenu policier !

Jean-Ph. : En fait, j'ai eu la théorie très facilement...

Bernard : Tu m'étonnes, c'est le seul qui savait lire et compter plus qu'à cinq.

Jean-Ph. : Mais j'ai eu la partie sportive de justesse. Alors comme j'avais peur de ne pas être à la hauteur, je me suis dirigé vers un autre métier.

Manon : Papa, je crois que je vais vomir.

Bernard : Manon, tu abuses, pas ici. Tu n'aurais pas pu faire ça dans la voiture des flics.

Inspecteur : Comment voulez-vous que cette gamine soit d'aplomb avec l'exemple que vous lui donnez ?

Laurent : Et encore ! Là, vous n'avez pas vu la mère.

(*Entrée de Béatrice*)

Laurent : J'ai parlé trop vite.

Béatrice : Mon Dieu ! Que se passe-t-il ? Qu'est-ce que tu fais là ma chérie ? Il t'est arrivé quelque chose ? Et pourquoi tu sens l'alcool comme ça ? Et pourquoi on ne m'a pas prévenu que tu étais là ? Et pourquoi vous faites tous des têtes d'enterrement ? Et vous, vous êtes qui ?

Inspecteur : Inspecteur de Police Tilles. Vous êtes ?

Béatrice : Je suis la mère de Manon. Mais pourquoi la police ?

Inspecteur : Votre fille a été surprise sous l'emprise l'alcool en train de fumer de l'herbe sur un trottoir en plein centre-ville.

Béatrice : N'importe quoi. Je ne connais aucun trottoir en centre-ville avec de l'herbe dessus.

Inspecteur : Pardon ?

Laurent : Ah ça, c'est sûr. Ça surprend un peu au début.

Inspecteur : Ce que je veux dire, c'est que votre fille fumait un joint sur le trottoir.

(Béatrice s'approche de Bernard et lui tape derrière la tête)

Béatrice : Combien de fois je t'ai dit de ne pas laisser tes joints de culasses au milieu du garage, hein ? Tu as vu où on en est maintenant. Alors, ça va être quoi demain, hein ? Notre fille va fumer une durite ?

Inspecteur : Euh, c'est une plaisanterie ou quoi ?

Laurent : Ah non ça, c'est le double effet kiss cool.

Manon : Maman, j'ai envie de vomir.

Béatrice : Mais, tu sens l'alcool à plein nez.

Inspecteur : Elle a bu du whisky.

Béatrice : Enfin, si je puis me permettre, monsieur le policier, vous n'avez pas été très malin sur ce coup-là.

Inspecteur : Je ne comprends pas.

Béatrice : C'était gentil de votre part de lui avoir donné à boire pour lui faire passer le gout du joint, mais vous auriez pu lui donner autre chose que du whisky, tout de même.

Inspecteur : Mais je suis tombé dans une maison de fou !

Manon : Maman, je peux aller me coucher ?

Béatrice : Oui, on y va. Tu coucheras dans le petit lit qui est dans notre chambre.

Laurent : Ah non, là c'est la catastrophe ! *(Il s'adresse à Bernard)* Alors, tu gères quoi, là ?

Bernard : Ecoute Béa., ça serait peut-être bien si Manon repartait avec l'inspecteur pour passer la nuit en cellule de dégrisement.

Béatrice : Pour passer la nuit en cellule de quoi ?

(Bernard à l'air dépité)

Bernard : Ok, ok, elle couche là.

Béatrice : Comment peux-tu te mettre dans des états pareils à l'âge que t'as.

Manon : Oh, c'est bon maman, tu ne t'es jamais bourré la gueule quand tu étais jeune.

Béatrice : Moi, à ton âge j'avais déjà un emploi stable et des projets de famille.

Manon : C'est bon maman, gave-moi pas avec ça. Aujourd'hui c'est différent, on fait plus des gosses à 20 ans, nous on vit notre jeunesse. Et pour trouver du boulot, il faut se lever de bonne heure !

Béatrice : Tu devrais peut-être aussi changer de fréquentations.

Manon : Ca y est, c'est reparti. Mes amis sont pas assez bien, je ne m'habille pas assez chic, etc... Etc... On ne peut pas remettre ça à demain maman, je veux dormir.

Béatrice : Oui, ben tu devrais écouter un peu plus ta mère, je suis quelqu'un de censée tout même. N'est-ce pas chéri ?

Bernard : Euh... Joker !

Manon : Tout ça à cause des keufs.

Inspecteur : Des policiers mademoiselle !

Béatrice : Oui, soit poli avec l'agent Tilles.

Inspecteur : Avec qui ?

Béatrice : Avec vous monsieur l'agent.

(L'inspecteur secoue la tête)

Inspecteur : Inspecteur Tilles, je suis inspecteur, pas agent.

Béatrice : Oui enfin, agent ou inspecteur, vous l'avez quand même arrêtée pour des broutilles.

Inspecteur : Vous vous moquez de moi, c'est ça ?

Bernard : Je vous jure monsieur l'inspecteur qu'elle ne le fait pas exprès.

Laurent : Ah non, elle est gentille.

(L'inspecteur s'énerve un peu et se déplace de l'un à l'autre)

Inspecteur : Mais c'est fini oui ?

Jean-Ph. : Là, je suis d'accord, je sens l'inspecteur sur les nerfs, il sautille.

Inspecteur : Oh purée ça va mal finir.

Bernard : Moi, je dirais plutôt qu'il frétille.

Inspecteur : Stop !

Jean-Ph. : Bon, il faudrait peut-être faire une pause, monsieur l'inspecteur ne rigole plus.

Inspecteur : Non, je ne rigole plus du tout.

(L'inspecteur passe toujours de l'un à l'autre)

Jean-Ph. : Monsieur n'aime pas qu'on le titille.

Laurent : Il commence vraiment à s'énerver là. Il a l'œil qui pétille.

Bernard : Monsieur l'inspecteur a peut-être des lentilles.

(L'inspecteur hurle)

Inspecteur : Purée, si vous ne la fermez pas je vous enferme tous à la Bastille.

(Un blanc) Mais qu'est ce je raconte-moi ! Bon, j'ai perdu assez de temps comme ça, je vais vous laisser.

(Laurent s'approche de l'inspecteur)

Laurent : Dites inspecteur, pour notre petite histoire d'ouvriers, vous pourriez peut-être oublier ce que je vous ai dit. Comme ça, en contrepartie, si vous avez un peu de travaux à faire chez vous, pas de problème, vous me passez un petit coup de fil.

(Bernard en profite également. Il se place de l'autre côté de l'inspecteur)

Bernard : Et moi, pour ma petite histoire de carte grise, on pourrait oublier. Et si jamais un jour vous avez besoin d'une bonne occasion, je peux vous faire un prix de fou.

(L'inspecteur les regarde tous les deux, l'un après l'autre)

Inspecteur : Vous permettez que je prenne des notes.

(Bernard et Laurent s'écartent rapidement)

Laurent : Non, c'est bon j'ai rien dit.

Bernard : Pareil, rien dis du tout.

(Béatrice s'approche de l'inspecteur)

Béatrice : En tout cas monsieur le policier, sachez que je suis de tout cœur avec vous dans ces moments difficiles.

Inspecteur : C'est-à-dire ?

Béatrice : Oui, je vois. Vous ne voulez pas en parler, vous trouvez cela terrible, vous aussi !

Inspecteur : Je ne comprends pas tout, là.

Laurent : Ce n'est pas grave, vous n'êtes pas le seul.

Béatrice : Ben, je veux parler du départ.

Inspecteur : Du départ ?

Béatrice : Ben oui, du départ de Julie Lescaut de la police !

Inspecteur : C'est la caméra cachée, c'est une plaisanterie ?

Béatrice : Ah non, non, renseignez-vous. Elle a dit qu'elle quittait définitivement la police. Quand on pense aux nombres d'affaires qu'elle a résolues. Moi, quand j'ai appris ça, j'étais comme vous, abattue.

Laurent : Et une Dubois abattue, c'est terrible !

Inspecteur : Bien, j'en ai assez entendu pour ce soir. Je crois que je vais vous laisser. *(L'inspecteur s'approche de Bernard)* Et j'espère que je n'aurais plus affaire à votre famille « Foldingue ». C'est compris ?

Bernard : Pas de soucis, monsieur l'inspecteur.

(Entrée de Carmen par la cuisine, elle dit sa phrase et sort par la porte du fond)

Carmen : Bon, je vais me coucher, bonsoir tout le monde. Ah, j'avais plus assez de pommes pour la tarte, du coup je l'ai faite aux myrtilles.

Inspecteur : Oh non, là c'est trop.

(L'inspecteur sort rapidement. Béatrice se rapproche de Bernard)

Béatrice : Pourquoi il a dit la famille « Foldingue ». Tu ne lui as pas dit qu'on s'appelait Dubois ?

Bernard : Béatrice occupe-toi de Manon !

Jean-Ph. : Finalement, je ne regrette pas d'être venu. On devrait se faire des petites soirées comme ça plus souvent.

(Laurent se rapproche de Bernard)

Laurent : Je te signale qu'on est dans la merde, là. Ça va tout nous péter en pleine gueule si Isabelle voit Manon.

Béatrice : Allez ma chérie, viens je te montre où tu vas dormir.

Manon : Ben ce n'est pas trop tôt.

Béatrice : Demain matin, tu prendras un bon café et un bout du bon cake que j'ai préparé pour te faire oublier tout ça.

Manon : Oh purée papa, tu n'as pas amené Rox ?

(Bernard s'énerve)

Bernard : Ben non, je n'ai pas amené Rox. Je ne pouvais pas prévoir un truc pareil, moi !

(Entrée d'Isabelle)

Laurent : Oh putain, là c'est Hiroshima !

Isabelle : Carmen vous a dit pour la tarte ? *(Elle aperçoit Manon et s'arrête immobile)* Mais, qui est ce ?

Béatrice : Isabelle, je te présente notre fille Manon.

Isabelle : Votre fille Manon ?

Manon : Bonjour madame.

Béatrice : Oui, je suis désolée de ce petit contre temps, mais elle va être obligée de coucher ici.

Isabelle : De coucher ici ?

Béatrice : Oui, elle est un peu alcoolisée, alors on va la garder avec nous.

Manon : Ça va, je ne suis une alcoolique non plus.

Isabelle : Un peu alcoolisée ?

(Béatrice se rapproche de Bernard)

Béatrice : Isabelle répète tout ce que je dis. Je me demande si elle n'est pas un peu idiote ?

Bernard : C'est ça, oui. Béatrice va coucher Manon.

Isabelle : Mais c'est incroyable !

(Laurent s'approche d'Isabelle)

Laurent : Non, elle a juste un petit peu bu, c'est tout.

Isabelle : C'est tout ? Mais tu ne remarques pas que Manon...

Laurent : Oui, oui, elle a mis sa casquette à l'envers, mais c'est les jeunes d'aujourd'hui, ca.

Isabelle : Laurent, ne te fou pas de ma gueule. Tu peux m'expliquer ?

(Laurent prends Isabelle par le bras et l'assoit sur le canapé)

Laurent : Attends cinq minutes et je t'explique tout.

(Isabelle s'assoit en regardant Manon. Elle se met la main devant la bouche)

Béatrice : Bien, on va allez se coucher, je vous dis bonsoir à tous, je vais rester avec Manon, elle en a bien besoin. A demain. Allez en avant. *(Béatrice attrape Manon par le bras)*

Manon : C'est bon, c'est bon, je ne suis pas complètement ivre. A demain tout le monde.

Jean-Ph. : J'adore vos petites soirées entre potes.

(Laurent s'approche de Bernard et lui glisse)

Laurent : Tu as cinq minutes pour trouver une explication.

Jean-Ph. : Bon, je vais allez me coucher également. Demain, je vais partir de bonne heure, je ne sais pas si tout le monde sera réveillé. En tout cas si vous organisez une autre soirée, vous m'appellez, hein. C'est bien plus drôle que mes soirées entre homos.

Laurent : Oh là, là. Je me demande si je n'aurais pas dû être homo moi, j'aurais moins d'emmerdes aujourd'hui.

(Jean-Ph. s'approche de Laurent et le prend par la taille)

Jean-Ph. : Mais tu sais, il n'est pas trop tard.

Laurent : Euh... Merci Jean-Philippe, c'est gentil, mais je crois que ce n'est pas pour tout de suite.

Jean-Ph. : Dommage ! Allez bonsoir à tous.

(Jean-Ph. sort par la porte du fond)

Bernard : Je rêve ou tu as une touche avec Jean-Phil.

Laurent : Bernard, c'est bon, je crois que l'on a d'autres problèmes à résoudre, là.

(Isabelle se lève du canapé)

Isabelle : Est-ce que l'on va m'expliquer ce que c'est que ce bordel. Laurent, tu ne vas pas me dire que tu n'as pas vu que Manon ressemble comme une sœur jumelle à Léa. Tu peux m'expliquer ?

Laurent : Mais bien sur... Bernard va t'expliquer.

Bernard : Alors ça Laurent, c'est petit. *(Bernard se rapproche d'Isabelle)* Euh... C'est une longue histoire, on devrait peut-être remettre cela à demain.

Isabelle : J'attends vos explications tout de suite...

Bernard : Bien, bien. Alors voilà... Quand j'avais 15 ans, j'avais un super vélo jaune. J'adorais faire du vélo mais j'étais un peu casse-cou.

Isabelle : Mais qu'est-ce que tu racontes ?

Bernard : Ah ben, je t'avais prévenu, ça va être un peu long.

Isabelle : Tu ne peux pas aller directement à la fin.

Bernard : Ah non, sinon tu ne vas rien comprendre. Donc je reprends. J'avais un super vélo jaune. Le petit souci, c'est que j'étais casse-cou. Et un jour, en voulant monter un trottoir avec mon vélo, j'ai eu un petit accident.

Isabelle : Je ne comprends rien à ton explication.

Bernard : Attends, laisse-moi finir. Donc en montant un trottoir, paf un petit accident. En fait, le vélo s'est bloqué et moi je suis venu m'écraser les noisettes sur le guidon.

Isabelle : Pardon ?

Laurent : En fait, il s'est fracassé les cacahuètes sur le guidon quoi, c'est pourtant simple.

Isabelle : Merci Laurent, mais j'avais compris. Mais qu'est que les cacahuètes où les noisettes de Bernard ont à voir avec notre problème.

Bernard : J'y arrive, c'est là que tu vas rire.

Laurent : Euh... Là, je ne crois pas.

Bernard : Bon, je continue. Donc je me suis retrouvé à l'hôpital. Et là, c'était plus grave que prévu et il a fallu m'opérer.

(Isabelle montre le bas ventre de Bernard)

Isabelle : Des ...

Bernard : C'est ça. Et cerise sur le gâteau, les médecins nous ont annoncé que je ne pourrais pas avoir d'enfant. Voilà, tu connais toute l'histoire.

Isabelle : Toute l'histoire ?

Laurent : Il la raconte bien, hein ?

Isabelle : Vous vous foutez de ma gueule ?

Bernard : Ah non, ça c'est le début. Laurent, tu veux raconter la suite.

Laurent : Non, non, vas-y, tu es chaud là.

Bernard : Quelques années plus tard, j'ai rencontré Béa. et je n'ai pas osé lui dire tout de suite que je ne pouvais pas avoir d'enfant. Je pensais que plus tard, le moment venu, je lui expliquerai et que l'on adopterait.

Isabelle : Et alors ?

Bernard : Alors, alors, tout a été plus vite que prévu. On s'est retrouvé à se marier et le soir de notre nuit de noces, Béatrice me dit « Bernard, je veux un enfant ».

Bernard : Et là, j'ai été pris de panique, je n'ai rien osé lui dire, et j'ai imaginé un plan.

Isabelle : Tu as imaginé un plan ? Mais je crains le pire-là ?

Bernard : Tu ne veux pas continuer Laurent ?

Laurent : Noon, je t'en prie.

(Bernard se gratte la tête)

Bernard : En fait, j'ai demandé à Laurent de m'aider à avoir un enfant avec Béatrice. Voilà, ce n'est pas la fin du monde.

Isabelle : Quoi ? Mais c'est horrible tu veux dire. Tu parles d'un plan. *(Isabelle se dirige vers Laurent)* Je comprends maintenant pourquoi tu ne voulais plus

qu'on les voit. Tu avais peur que je me rende compte que nos filles se ressemblaient. Mais comment vous avez fait ? Je croyais que le don de sperme était anonyme en France.

Laurent : Et oui, c'est là que ça coince.

(Laurent et Bernard semblent très gênés)

Isabelle : C'est là que ça coince ? Non, ne me dis pas que tu as couché avec Béatrice.

Laurent : Juste une fois.

Isabelle : Mais c'est monstrueux !

Laurent : Non, elle n'est pas si horrible que ça Béatrice.

Isabelle : Laurent ferme là !

Bernard : Moi, je préférais que le père de mon enfant soit quelqu'un que je connaisse.

Isabelle : Et tu ne connaissais personne d'autre que Laurent ?

Bernard : C'était mon meilleur pote.

(Isabelle vient taper derrière la tête de Laurent)

Isabelle : Mais comment tu as fait pour me mentir pendant toutes ces années.

Laurent : C'était pour la bonne cause. Je ne pouvais pas refuser ça à Bernard.

Isabelle : Ben voyons, tu parles d'une excuse. Que vous m'ayez caché cette histoire pendant des années, ça me rend folle. *(Isabelle revient vers Bernard)* Et tu comptes lui dire quand, à Manon, que son père c'est Laurent.

Bernard : Mais jamais. Avec Laurent on est d'accord là-dessus. Son père c'est moi.

Isabelle : Eh ben, vous avez intérêt de déguerpir avant que Léa rentre, parce que quand elle va se retrouver nez à nez avec Manon, je pense que les questions vont fuser.

Laurent : C'est ce que je disais à Bernard l'autre jour...

Isabelle : Comment ça, l'autre jour. Noon ? Vous vous voyez en cachette ? De mieux en mieux.

Bernard : On est toujours les meilleurs potes. Et puis, c'est un peu le père de ma fille quand même, donc je lui donne des nouvelles de temps en temps.

Isabelle : Mais vous êtes tous une bande de faux culs, ma parole. Elle va m'entendre Béatrice demain matin.

Bernard : Surtout pas. Euh... Comment dire ? Elle n'est pas au courant.

Isabelle : Mais c'est quoi ces conneries ? Béatrice fait une gamine avec Laurent et elle n'est pas au courant. Il ne faudrait pas me prendre pour une gourde, non plus.

Bernard : Mais non, mais mon plan était ingénieux.

Isabelle : Bon, tu me racontes toute l'histoire tout de suite ou je vais chercher Béatrice maintenant.

Bernard : Ok, ok. Je me suis rendu compte que quand Béatrice boit un peu trop, elle n'a qu'une envie c'est faire l'amour. C'est comme ça, quand elle boit elle est chaude...

Laurent : Chaude comme une baraque à frites...

Isabelle : Tu la fermes, toi ! Et alors, c'était quoi l'idée.

Bernard : En fait, quand elle est ivre, elle a envie de faire l'amour et le lendemain elle ne se souvient de rien du tout.

Isabelle : Comment ça, elle ne se souvient de rien du tout ?

Bernard : De rien. Ni combien de temps on a fait l'amour, ni ou, ni comment. Rien du tout. Le trou noir, quoi. Donc, on a invité Laurent à manger un midi, on l'a fait boire et le tour était joué.

Isabelle : Mais vous avez abusé d'elle, c'est une honte.

Bernard : Ne dis pas n'importe quoi, Laurent nous a fait simplement fait une fille que l'on aime plus que tout au monde. C'est quand mieux qu'un sperme anonyme qui vient dont sait où.

Isabelle : Mais il faut le dire à Béatrice.

Bernard : Mais non, je ne suis pas sûr qu'elle saisisse bien toute l'histoire. Tu sais quand c'est trop compliqué, elle décroche.

Laurent : Ca, c'est vrai !

Isabelle : Ne la ramène pas toi, hein ! Bon, je vais réfléchir cette nuit et je verrai demain matin ce que je lui dis.

Bernard : Réfléchi bien, Béatrice est très heureuse comme ça, tu sais.

Isabelle : On verra. Allons-nous coucher.

Laurent : Je suis d'accord, je suis épuisé.

Isabelle : Pas sûr que tu dormes bien, toi.

Laurent : Pourquoi ?

Isabelle : Parce que tu vas dormir par terre.

NOIR

Pour connaître la fin de la pièce (15 pages), merci de me contacter :
pascal.guillemaud@gmail.com

Retrouvez toutes mes pièces sur : theatretcomedie.wifeo.com

	Laurent	Bernard	Isabelle	Béatrice	Carmen	Inspecteur	Jean-Ph.	Léa / Manon	Yolande	
Acte 1	84	29	72	21	86	0	15	34	33	374
Acte 2	78	130	69	87	22	56	41	17	16	518
	162	159	141	108	108	56	56	51	49	892

Texte déposé chez un notaire.